Aout 1816
de Rougemont
Les fêtes de [illegible] 1 vaudeville,
à l'occasion de la fête du Roi



LA

FÊTE DE HENRI IV,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES.

LA

FÊTE DE HENRI IV,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES,

PAR M. LE CHEVALIER

DE ROUGEMONT,

Représentée sur le Théatre-Français par les Comédiens ordinaires du Roi, a l'occasion de la fête de Sa Majesté, le 25 aout 1816.

A PARIS,

Chez
- BARBA, libraire, au Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51;
- MARTINET, libraire, rue du Coq Saint-Honoré, nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1816.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERVAIS, riche laboureur d'Argenteuil.	*M. Devigny.*
PAULINE, sa fille.	*Mlle Bourgoin.*
Mme LEBLANC, fermière.	*Mlle Leverd.*
BASTIEN, son neveu, amant de Pauline.	*M. Armand.*
THOMAS, vigneron.	*M. Thénard.*
LAVARENNE, ancien officier de Mayenne.	*M. Damas.*
ROSE, } jeunes villageoises d'Argenteuil.	*Mlle Dupuis.*
SOPHIE, } jeunes villageoises d'Argenteuil.	*Mlle Dupont.*
ANNETTE, } jeunes villageoises d'Argenteuil.	*Mme Michelot.*

La Scène se passe au village d'Argenteuil, près Paris, un an après le couronnement de Henri IV.

LA

FÊTE DE HENRI IV,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES.

Le Théâtre représente la place du village ; dans le fond un tronc d'arbre coupé, propre à servir de base au buste de Henri IV, qui y est placé à la fin de la pièce.

SCÈNE Ire.

GERVAIS *seul. (Il sort de chez lui.)*

D'Argenteuil à Paris nous comptons douze milles,
Et nous avons la Seine à traverser ;
Le trajet est des plus faciles :
Pour peu qu'on veuille se presser
Deux heures feront notre affaire.
C'est un beau jour que celui-ci ;
A pareil jour, le bon Henri
Fut couronné : c'est son anniversaire
Que nous célébrons aujourd'hui.
Ah ! dans mille ans encor, puisse la France entière,
Le fêter comme nous ! et n'oublier jamais
Que ce roi, le plus grand, le meilleur dont l'histoire
Consacrera les vertus, les bienfaits,
A son peuple, immolant ses plus chers intérêts,
A constamment placé sa gloire
Dans le bonheur de ses sujets.

Plus heureux qu'Argenteuil, Paris a l'avantage
De pouvoir contempler, à chaque instant du jour,
Les traits de ce Monarque; et nous, dans ce séjour,
Il faut nous contenter de sa muette image.
Aujourd'hui, cependant, nous espérons le voir.
Bercés de cet heureux espoir
Les habitans de ce village
De Paris, aujourd'hui, vont prendre le chemin.
Depuis hier, les apprêts du voyage
Sont terminés, et ce matin,
J'attends chez moi....

SCÈNE II.

GERVAIS, PAULINE.

PAULINE.

Bonjour mon père;

GERVAIS.

Tu n'es pas prête encor?

PAULINE.

Point de colère,
Vous partirez sans moi.

GERVAIS.

D'où vient un tel refus?

PAULINE.

Bastien est du voyage, et moi je n'en suis plus :
Nous sommes brouillés.

GERVAIS.

Bah!

PAULINE.

Mais brouillés pour la vie.

GERVAIS.

Eh quel est le sujet de votre brouillerie?

PAULINE.

Le sujet?

GERVAIS.

Oui, voyons!

PAULINE.

Le sujet!... Oh! d'abord.....

GERVAIS.

Tu n'en sais rien.

PAULINE.

Je sais... que Bastien avait tort.

GERVAIS.

Est-ce une chose bien certaine?

PAULINE.

Que trop! Avec humeur il critique mes goûts,
S'afflige de ma joie et sourit de ma peine,
Et pis que tout cela, mon père, il est jaloux!

GERVAIS.

Vraiment!

PAULINE.

Oh! jaloux.... Je suppose
Que lorsque vous l'étiez c'était pour quelque chose:
Et lui, c'est pour rien, voyez-vous!

GERVAIS.

Pour rien?

PAULINE.

Oui : vous savez combien j'aime la danse ;
Ce plaisir, qui finit, si vîte recommence ;
Puis, à seize ans, chacun veut vous faire danser.

GERVAIS.

Et de ce plaisir-là tu ne peux te lasser ?

PAULINE.

Nous avons tous les soirs un petit bal champêtre.
Hier il venait d'ouvrir.... lorsque je vois paraître
Bastien, qui, m'observant avec un air d'ennui,
Trouve mal que je danse avec d'autres que lui.
Il prétend que j'insulte à sa tendresse extrême,
Et qu'on ne doit danser qu'avec les gens qu'on aime.
Pour me faire aussitôt rentrer dans le devoir
Il s'avance, et, d'un air sauvage :
Pauline, avec moi seul vous danserez ce soir,
Me dit-il. — Je ne puis, deux garçons du village
M'ont retenue. — On se dégage.
— Ce serait mal payer leurs politesses. — Bien,
Vous préférez ces messieurs à Bastien.
— Je t'aime plus qu'eux tous, mais ils ont ma parole.
— Vous me faites ici jouer un joli rôle !
— Le quel ? — J'y vois clair, maintenant ;
Ah ! vous aimez le changement !
— Qui ? moi ! — Pourquoi tant faire la discrette,
Quand on est si jolie on peut être coquette,
Rien n'est si naturel. — Fi, le vilain jaloux !
—Moi, jaloux ! — Oui, monsieur. — Mon Dieu, détrompez-vous,
Je laisse le champ libre à votre ardeur nouvelle,
Et je vais pour danser choisir une autre belle.

A ces mots il me quitte, et dans le bal, soudain,
Il prend, pour me narguer, Suzette par la main,
La place devant moi.... Mais, à chaque figure
Elle troublait la danse et manquait la mesure;
Elle est si gauche!... Moi, la rage dans le cœur,
J'affectais de montrer une joyeuse humeur;
Je sautais.... je parlais sans avoir rien à dire,
Je riais... en pleurant, mais c'était toujours rire.
Aussi, dans sa fureur, Bastien a disparu,
Et depuis ce moment je ne l'ai pas revu.

GERVAIS.

Ainsi tout est rompu.

PAULINE.

Tout est rompu, mon père.

GERVAIS.

Si Bastien revenait?

PAULINE.

Oh! j'ai du caractère.

GERVAIS.

S'il demandait pardon?...

PAULINE.

Il ne l'obtiendrait point.

GERVAIS.

Mais ton humeur est donc bien grande?

PAULINE.

C'est au point
Que je préférerais épouser.... Lavarenne....

GERVAIS.

Cet officier qui servit sous Mayenne;

Qui, contre notre roi qu'il ne connaissait pas,
Ayant eu le malheur de signaler son bras,
Abjura son erreur cruelle,
Et d'un prompt repentir, donnant l'exemple heureux,
A devant nous juré d'être fidèle
Au roi qu'ont appelé nos vœux?

PAULINE.

Lui-même. Après notre querelle,
S'il me fallait choisir entre tous deux,
Je le prendrais.... je crois....

GERVAIS.

Ce discours-là m'enchante.
Tu plais à Lavarenne, il te trouve charmante.

PAULINE.

Comment?

GERVAIS.

De son amour j'avais reçu l'aveu
Long-temps avant celui de Bastien.

PAULINE, *riant.*

C'est un jeu....

GERVAIS.

Mais comme ce dernier avait l'art de te plaire....

PAULINE.

Vous avez renvoyé Lavarenne?

GERVAIS.

Au contraire;
Moi qui sais tout prévoir, je te l'ai retenu
Pour quand tu serais veuve.

PAULINE.

Ah!

GERVAIS.

Le jour est venu,
Bastien est mort pour toi... Lavarenne est mon gendre,
C'est arrêté.

PAULINE.

Daignez m'entendre.

GERVAIS.

Le voici.

PAULINE.

Par pitié, ne lui parlez de rien.

SCÈNE III.

GERVAIS, PAULINE, LAVARENNE.

LAVARENNE.

Bonjour, père Gervais! Bonjour Pauline... Eh bien!
Partons-nous pour Paris?

GERVAIS.

Dans l'instant.

LAVARENNE.

Quoi! personne
Au rendez-vous, cela m'étonne.
On devait s'embarquer au lever du soleil,
Et nous sommes encor dans les bras du sommeil.

GERVAIS.

Pour les préparatifs de notre anniversaire
Ils ont été sur pied toute la nuit dernière,
Et fatigués de si rudes travaux,
Nos pauvres villageois ont pris quelque repos ;
C'est juste.

LAVARENNE.

Ils en avaient grand besoin, je l'avoue,
Et leur zèle vaut bien la peine qu'on le loue ;
Si vous les aviez vus dès hier au matin !
Chacun à nos apprêts voulait mettre la main.
C'est pour le Roi, disait la vieille Marguerite,
Qui ne peut plus marcher... Et sa main décrépite,
De feuillage et de fleurs chiffonnait un feston.
C'est pour le bon Henri, disait un vigneron,
Qui, démeublant gaîment les recoins de ses caves,
Buvait à chaque instant à la santé des braves ;
Et défonçant soudain son plus ancien tonneau,
Notre homme de son vin préparait le cadeau.
C'est pour l'amant chéri de la belle des belles,
Disaient en soupirant nos jeunes jouvencelles,
Qui, tout en travaillant, souriaient aux garçons,
Et du roi troubadour entonnaient les chansons.
C'est pour le Roi !... Ce mot électrisait les âmes,
Filles, garçons, enfans, vieillards, maris et femmes,
Tout le monde, à l'envi, cédant à son attrait,
Dieu sait avec quel zèle alors on travaillait !
Si quelqu'un succombait sous le poids de l'ouvrage,
Ce mot seul aussitôt ranimait son courage,
Il redoublait d'efforts et prouvait, sur ma foi,
Qu'il n'est rien d'impossible à qui chérit son Roi.

GERVAIS.

Aussi deux jours ont suffi pour tout faire,
Nos guirlandes, nos fleurs, nos modestes cadeaux,
Tout est placé dans les bateaux,
Tout nous attend sur la rivière.

LAVARENNE.

Notre projet, à ce que l'on m'a dit,
Du village voisin excite un peu l'envie.

GERVAIS.

Ne pouvant cacher leur dépit,
Et leur secrète jalousie,
Ils m'ont fait demander de partir avec nous.

LAVARENNE.

Eh bien?

GERVAIS.

J'ai refusé!

SCENE IV.

LES MÊMES, THOMAS, VILLAGEOIS.

THOMAS.

Cousin, nous voilà tous.

GERVAIS.

C'est bien heureux.

THOMAS.

Oui dà, car, sans plaisanterie,

J'ons bien manqué de n' pas venir,
Pour être plutôt prêt, j'nons pas voulu dormir;
Le verre en main, pendant la nuit entière,
Chassant l'sommeil qui frappait not' paupière,
Avec un plein succès je l'avons combattu,
Et j'nous somm's endormi quand le jour a paru.
Heureusement qu'Alain, moins prudent et plus sage,
A grand bruit est venu réveiller tout l' village.
Sans lui je dormirions encor;
Mais entre nous, cousin, vous vous fâchez à tort.
Nous sommes des premiers... Nos fillettes gentilles...

PAULINE.

Taisez-vous, j'aperçois les mamans et leurs filles.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Madame LEBLANC, ROSE, SOPHIE, ANNETTE.

Madame LEBLANC.

Nous voici, nous voici. Tout le monde est-il prêt?

THOMAS.

Bell' demande, et pardi!... C'est vous qu'on attendait.

Madame LEBLANC.

Je n'ai pas mis une heure à ma toilette,
Elle ne fut jamais aussitôt faite.

ROSE.

Ni la mienne non plus.

Madame LEBLANC.

Le voilà donc ce jour
Si cher à notre cœur, si cher à notre amour!

SOPHIE.

Que Paris sera beau!...

LAVARENNE.

Comme toute la France.

ANNETTE.

Ce soir comme on y dansera!

THOMAS.

Que dit' vous donc avec vot' danse?
Dit' plutôt comme on y boira.

Madame LEBLANC.

Depuis un mois entier je vis dans l'espérance
De voir ce bon Henri, ce prince qu'en secret,
Pour terminer nos maux le ciel nous réservait.
Des gens qu'on n'a pas vus quelquefois dans la vie
On se fait un portrait selon sa fantaisie.
Je n'ai pas vu le Roi; m'est avis cependant
Que de lui je ferais un portrait ressemblant.
Il doit avoir l'accueil affable,
Le regard noble et doux, la parole agréable;
Guerrier plein de vaillance, amant plein de gaîté,
Il courtise à-la-fois la gloire et la beauté.
Vive un prince dont l'ame ouverte à la tendresse,
De l'amour en secret goûte la douce ivresse,
Rend hommage à mon sexe et reconnaît ses droits!
Tous les princes galans ont été de bons rois.

THOMAS.

A cet éloge-là j' faisons chorus sans doute.
Mais il est temps de s' mettre en route ;
Nous avons du chemin...

Madame LEBLANC.

Qu'on fera de bon cœur,
Monsieur Thomas ! Pour moi, je me sens une ardeur !...

PAULINE.

Bastien part-il aussi ?

Madame LEBLANC.

Non, ma chère Pauline,
Je ne sais quoi le trouble, le chagrine,
Depuis hier au soir.

PAULINE.

Vrai ?

Madame LEBLANC.

Qu'importe au surplus,
S'il reste, nous partons.

GERVAIS.

Tu ne nous quittes plus,
Ma fille, maintenant ?

PAULINE.

Pardonnez-moi, mon père,
Pour partir avec vous, j'ai ma toilette à faire,
Et pour la commencer il est beaucoup trop tard.

Madame LEBLANC.

Allons, mes bons amis, hâtons notre départ !
Partons.

LES JEUNES FILLES.

Partons.

THOMAS.

Partons.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BASTIEN.

BASTIEN.

Où courez-vous si vîte?

Madame LEBLANC.

A Paris.

GERVAIS.

A la fête?

BASTIEN.

Il faut y renoncer.

LAVARENNE.

Comment?

BASTIEN.

Vous ne pourrez passer,
Les bateaux n'y sont plus.

GERVAIS.

Plaisantes-tu?

BASTIEN.

Je quitte

Le rivage à l'instant, les bateaux sont partis.
Je le voyais et le croyais à peine.
Mais à l'autre bord de la Seine,
Ils sont amarés.

THOMAS.

Bon, nous voilà bien lottis!

LAVARENNE.

Ce départ-là cache un mystère.

BASTIEN.

Le voici.... Courroucé du refus de Gervais,
Le village voisin, jaloux de vos apprêts,
S'est embarqué la nuit dernière
Sur les bateaux qu'il a trouvés tout prêts,
Et sans votre secours a passé la rivière.

THOMAS.

Qu'il nous empêche alors de passer à not' tour.

GERVAIS.

Les coquins sont partis!....

BASTIEN.

Long-temps avant le jour.

LAVARENNE.

Ils ont tout emporté?

BASTIEN.

Tout.

PAULINE.

Un semblable tour
Est charmant!

GERVAIS.

Nous voilà bien avancés.

LAVARENNE.

J'enrage.

SOPHIE.

Plus de jeux.

ANNETTE.

Plus de danse.

ROSE.

Ah ! mon Dieu, quel dommage.
Tous nos soins sont perdus, adieu notre plaisir.

THOMAS.

Je reste sur ma soif.

Madame LEBLANC.

Qu'allons-nous devenir ?
Des accens de l'amour, mes bons amis, la France
Va retentir, et nous, dans cette circonstance,
Nous resterons muets.

GERVAIS.

Qui vous a dit cela ?

THOMAS.

Voilà la fête au diable !

GERVAIS, *se frappant le front.*

Hein ! notre fête est là.
Nos voisins sont partis emportant notre ouvrage ;
Mais que nous ont-ils pris... quelques brins de feuillage ;
Quelques fleurs, quelques fruits.

THOMAS.

Et de bon vin, ma foi.

GERVAIS.

Qu'ils vident mes flacons à la santé du Roi,
Et moi je leur pardonne.

Madame LEBLANC.

Et c'est comme il faut être.
Nous allions à Paris....

THOMAS.

Pour y voir not' bon maître :
Je nous étions flattés de cet espoir.

GERVAIS.

J'ai chez moi son portrait, et vous allez le voir.

THOMAS.

J'savons ben que chez vous vous avez sa doublure;
Mais j'aurions mieux aimé Henri IV en nature.
Voyez-vous?...

GERVAIS.

Mes amis, quel était le dessein
Que nous avions? d'offrir à notre souverain
Le modeste tribut d'un légitime hommage :
Répétons nos sermens à sa fidèle image.
Est-il besoin d'aller de notre dévouement
Chercher des spectateurs? Fêtons tous simplement,
Parmi nous, entre nous, ce grand anniversaire :
Quitte-t-on son logis pour célébrer son père?

Madame LEBLANC.

C'est prendre son parti gaîment.

GERVAIS.

Pourquoi donc se laisser abattre.
L'an dernier, pour notre bonheur,
Paris soumis à son heureux vainqueur
A, du bandeau des rois, ceint le front d'Henri quatre,
Au village, morbleu! couronnons-le aujourd'hui.

Madame LEBLANC.

Charmant projet!

GERVAIS.

J'offre à celui
Qui, dans le choix de sa couronne,
Sera le plus heureux...

THOMAS.

Je vous entends, un' tonne
De votre meilleur vin; je me mets sur les rangs,
Et, ma foi, gare aux concurrens.

GERVAIS.

Non pas; le prix qu'au vainqueur je destine,
Mon cher Thomas, est mille fois plus doux.

THOMAS.

Ça doit faire un fier prix. Mais, bah! je vous devine,
Le vainqueur, de vot' fille aussitôt s'ra l'époux.

GERVAIS.

Tout juste.

BASTIEN.

O ciel!

PAULINE.

Que dites-vous?

GERVAIS.

Je réserve au vainqueur la main de ma Pauline.

THOMAS.

Et je ne suis pas veuf!

PAULINE.

Mais, mon père...

GERVAIS.

C'est bon;

Je veux augmenter ma famille,
Et j'en saisis l'occasion.

ROSE.

Mais si le prix était gagné par une fille?
Cela peut arriver.

Madame LEBLANC.

Elle a ma foi raison.

GERVAIS.

De cent écus alors je lui fais don,
Pour épouser un garçon du village.

THOMAS.

Enfans! pour cent écus on peut avoir du bon.
Ah ça, cousin, écoutez donc,
Vous n'parlez que d'mariage;
Vot' prix est tout à l'avantage
De nos filles, de nos garçons;
Mais, ventregué! si je l'gagnons,
J'ons une femme, et vous savez qu'l'usage
Ne permet pas d'en avoir davantage.

GERVAIS.

Mon vin te tient donc bien au cœur.

THOMAS.

Il est si bon !

GERVAIS.

Cent flacons du meilleur
Si le succès est ton partage.

THOMAS.

Cette parole-là me donne du courage,
Et j'allons ruminer pour remporter le prix.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *hors* THOMAS.

GERVAIS.

Tu ne dis rien, Bastien ?

BASTIEN.

Qui? moi, je réfléchis.

GERVAIS.

Tu n'es pas tenté, j'imagine,
D'obtenir un triomphe à tes yeux sans appas;
Je suis instruit de vos débats.

BASTIEN.

J'ignore ce qu'a pu vous rapporter Pauline ;
Peut-être eût-elle dû ne pas vous étourdir
De tous nos démêlés. Peut-être, espère-t-elle
Que dans cette lutte nouvelle,
Je céderai mes droits pour lui faire plaisir :
Mais j'aime.... trop mon roi pour ne pas concourir.
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *hors* BASTIEN.

GERVAIS.

Je te plains, mon enfant; si, malgré l'apparence,
Sur tous ses concurrens il allait l'emporter,
Je ne pourrais me rétracter.

PAULINE.

Pourquoi vous alarmer d'avance,
Bastien n'est pas vainqueur; mais, s'il réussissait,
Se soumettant à sa disgrâce,
Pour voir un peu jusqu'où va son audace,
Votre fille l'épouserait.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *hors* PAULINE.

GERVAIS.

Elle est à son malheur assez bien résignée.

Madame LEBLANC.

La friponne se rit de nous
Et soupire après l'hyménée,
Qui semble allumer son courroux.
Mais, monsieur Lavarenne, à quoi donc pensez-vous?

LAVARENNE.

Faut-il le dire, à votre fête,
Et j'ai même déjà certaine idée en tête.

GERVAIS.

Vous concourrez aussi?

LAVARENNE.

Sans doute; pourquoi pas:
Lorque la France, en factions féconde,
De ses divisions vint affliger le monde;
En partis opposés lorsqu'on vit ses enfans
Entraînés par l'honneur ou séduits par l'intrigue,
De Henri IV et de la ligue
Suivre les étendarts tour-à-tour triomphans,
Je l'avouerai, trop jeune encore,
D'un père ambitieux je partageai l'erreur:
Je servis sous Mayenne et je devins ligueur.
Mais, si je pris ce parti que j'abhorre,
C'est la faute du temps et non pas de mon cœur

GERVAIS.

Brave homme ! poursuivez, car j'aime à vous entendre.

LAVARENNE.

Mes amis, n'ayant pu le servir, le défendre,
Je veux au moins le célébrer,
Et vous risquez de me voir votre gendre.

GERVAIS.

Ce titre-là ne peut que m'honorer.

Madame LEBLANC.

Et moi, je vais au reste du village,
Confier vos nouveaux projets,
Qui, j'en suis sûre, obtiendront leur suffrage.
Mais, comme pour nos intérêts
Cette nouvelle-là ne peut trop tôt s'apprendre.
(*A l'oreille, en riant.*)
Ce sont nos femmes que je vais
Charger du soin de la répandre.

GERVAIS.

A revenir ne tardez pas.

LAVARENNE.

Voisine, permettez.... je vous offre mon bras.
Sans adieu.... vous aurez dans peu de mes nouvelles.
(*Ils sortent tous trois.*)

SCÈNE X.

ROSE, SOPHIE, ANNETTE.

SOPHIE.

Que dites-vous, mesdemoiselles,
Des desseins de monsieur Gervais?

ANNETTE.

C'est un homme heureux en projets.

ROSE.

Le sien me plaît à la folie :
C'est un mari qu'il nous offre à gagner,
Un pareil lot n'est pas à dédaigner ;
On n'en met pas souvent en loterie.

ANNETTE.

Un mari, ce mot seul me met en bonne humeur.

SOPHIE.

Mais il faudrait avoir bien du bonheur
Pour l'emporter dans cette circonstance.

ROSE.

Laisse-là ce ton sérieux
Sans trop de vanité je pense......

SOPHIE.

Songe donc à la concurrence
Qui va s'établir en ces lieux ;

Dès que l'on connaîtra le prix qu'on nous propose,
Pour chercher à nous le ravir,
De tous côtés, ma chère Rose,
On va s'empresser d'accourir.

ROSE.

Mais, de la concurrence on exclura Suzette,
Qui n'a pas quatorze ans, et passe pour coquette.

SOPHIE.

Et la vieille Babet, qui depuis vingt-cinq ans
Court après les maris sans trouver de galans.

ANNETTE.

La fille la plus ignorante
D'un mauvais pas se tire avec esprit;
Pour avoir un époux, il n'est rien qu'on ne tente:
A quatorze ans on se vieillit,
On se rajeunit à quarante.

SOPHIE.

Et puis d'ailleurs nous n'en sommes pas là:
Pour obtenir le prix il faut qu'on le dispute.
Nous parlons.... mais dans cette lutte
Nous n'entrons pas encor.

ROSE.

Bon! n'est-ce que cela?

ANNETTE.

Selon moi c'est beaucoup.

ROSE.

Un rien vous embarrasse.

ANNETTE.

Et toi, tu ne doutes de rien.

ROSE.

Pour réussir c'est le meilleur moyen.
Est-il si malaisé, de grâce,
De deviner les goûts d'un monarque chéri?
L'ami fidèle de Sully
De vingt beautés est l'amant infidèle;
Or, si Henri veut plaire à chaque belle,
S'il promène gaîment son inconstante ardeur,
Et si dans le plaisir il cherche le bonheur;
Pour notre roi la plus belle couronne,
Celle qui pour son cœur a l'attrait le plus doux,
C'est celle que l'amour lui donne.

ANNETTE.

Rose assez sagement raisonne.

ROSE.

A nous trois, croyez-moi, nous aurons un époux.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THOMAS.

THOMAS, *à part.*

Ces cent flacons de vin me trottent par la tête;
Mais palsangué je n'suis qu'un' bête!
Hors ça, dans mon cerveau je ne puis rien trouver.

ROSE.

Thomas s'avance, il pourrait arriver
Qu'imprudemment notre langue indiscrète
De notre espoir malgré nous l'instruisit.
Eloignons-nous à petit bruit.

THOMAS, *rêvant.*

C'est qu'il faudrait un' couronn' d'importance.

SOPHIE *à Rose, en sortant.*

Un seul mari pour trois, c'est bien peu.

ROSE.

J'en convien;
Mais un.... vaut encor mieux que rien.
(*Elles sortent.*)

SCÈNE XII.

THOMAS *seul.*

Baillons-nous un peu d' patience,
Laissons l'esprit venir tout doucement,
Il me viendra, c'est sûr; en conscience,
Il n' peut pas fair' différemment.
J'aurai l'vin, j'aurai l'vin... et de cette espérance,
Ma foi j'm'enivre en attendant.

SCÈNE XIII.

THOMAS, Madame LEBLANC.

Madame LEBLANC.

Eh bien! Thomas?

THOMAS.

Rien.

Madame LEBLANC.

Comment?

THOMAS.

Rien, vous dis-je;
Pas une idée! oh! ça tient du prodige.

Madame LEBLANC.

Paresseux! en chemin il m'en est venu cent.

THOMAS.

J'aurons donc pris un chemin différent,
Car j'n'avons rien trouvé sur notre route.
Sans trop d' curiosité, voisin', d'où venais-vous donc.

Madame LEBLANC.

D'où? De nos champs;.... l'aspect de la moisson....

THOMAS.

Vous a porté bonheur sans doute.

Madame LEBLANC.

En allant pour la fête avertir nos amis.
J'ai traversé nos champs: cette forêt d'épis
Qui couvre au loin la plaine immense,
A rejoui mon cœur. D'une heureuse abondance
Elle offre à nos regards un présage certain.

THOMAS.

Vous aviez pris le bon chemin,
Vous étiez dans les bleds, moi, j'étais dans les vignes,
Et franchement j'les croyions dignes
De donner de l'esprit à ceux qui n'en ont brin.
Mais vous m'direz: la pluie a ramolli l'raisin,
Il a perdu de sa force première.
T'nez, cette eau-là m'a baillé du chagrin.

Madame LEBLANC.

J'y vois d'en haut une leçon fort claire,
Le ciel par-là nous avertit, voisin,
Qu'il faut mettre toujours un peu d'eau dans son vin.

THOMAS.

Je bois l' mien pur, le roi le boit de même.

Madame LEBLANC.

Le roi fait ce qu'il veut.

THOMAS.

Et j'aime ce qu'il aime.
Henri quatre boit sec, du vin presqu'en naissant,
On lui fit fair' l'apprentissage.
Le vin fut son premier breuvage,
Et le bon vin fait le bon sang.
Comme à lui, dès mon plus bas âge,
On m'apprit à mépriser l'eau,
Du genre humain cet horrible fléau,
Que l'hypocrite seul a pu mettre en usage.
L'honnête homme boit bien, mais le méchant boit mal.
Un vin bavard lui deviendrait fatal.
Un vin franc, naturel, v'là la liqueur du sage.
Ce Néron si méchant, c'est de l'eau qu'il buvait,
Et d' temps en temps le bon Trajan s' grisait;
J'en sommes sûrs, l' magister du village
M' l'a dit lui-même au cabaret.

Madame LEBLANC.

Mais vous êtes savant! Avec quelle éloquence
Du vin vous prenez la défense.

THOMAS.

Il m' soutient, je l' soutiens à mon tour.

Madame LEBLANC.

Je le vois.

THOMAS.

Je sais bien autre chose.

Madame LEBLANC

Eh ! quoi ?

THOMAS.

C'est qu'autrefois
Bien boire, voyez-vous, était une science,
Que l'on cultivait avec fruit;
Voisine, j'avons lu dans un certain écrit,
Qui mérit' notre confiance,
Que dans un lieu déterminé,
Se rassemblaient jadis des amis d' la futaille,
Qui s'en donnaient !... Ah ! que ne suis-je né...
Vous m'direz je s' rais mort... Mais, sur l'champ de bataille,
Et cela fait toujours honneur,
On buvait, Dieu sait comme !... Alors les moins solides
Succombaient avec gloire, et les plus intrépides,
Entr'eux couronnaient le vainqueur.

Madame LEBLANC.

Couronnaient le vainqueur ?

THOMAS, *réfléchissant.*

Attendez-donc, voisine...
On couronnait l'meilleur buveur.

Madame LEBLANC.

Eh bien ! qu'avez-vous ?

THOMAS.

Je rumine.
Il me vient une idée... Ah ! parbleu q' c'est heureux !

Madame LEBLANC.

De tout mon cœur je vous en félicite.

THOMAS.

Gervais peut chercher son vin vieux.
Mon Dieu! comm' l'esprit vous vient vîte,
Quand vous avez le temps d'attendre un peu.
(*Apercevant Bastien.*)
M'est avis que votre neveu
Autant que nous n'a pas l'âme contente.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BASTIEN.

BASTIEN.

Je tremble que le sort ne trompe mon attente,
On craint tout quand on aime bien.

THOMAS.

Rassure-toi, mon pauvre ami Bastien,
T'es plus heureux que tu n' crois l'être.

BASTIEN.

Moi ?...

THOMAS.

Tu craignais d'manquer d'esprit peut-être ?
Eh bien ! c'est moi qu'en aura pour nous deux.

BASTIEN.

Vous?

THOMAS.

Ça t'étonne!

BASTIEN.

Mais.....

THOMAS.

V'là ben les amoureux
Ils s'étonnent d'un rien.... Va, je n'ai qu'à paraître,
Et tu r'cevras l'objet d'tes feux.

BASTIEN.

Je ne vous comprends pas!

THOMAS.

Ta tante me devine.

Madame LEBLANC.

Pas plus que lui.

THOMAS.

Vous allez tout savoir.
Suivez-moi chez Gervais, voisine;
Et toi, mon garçon, bon espoir,
Je vas gagner le prix.... pour te garder Pauline.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XV.

BASTIEN *seul.*

C'est à moi seul qu'il faudrait la devoir;
Au moment où le sort peut me séparer d'elle,
A mes regards elle paraît plus belle,
Et de ses torts je ne me souviens plus;
Elle est si bonne, elle a tant de vertus,
Tant d'attraits, d'esprit;.... maudits hommes!
Ah! voilà bien comme nous sommes;
D'une jeune beauté possédons-nous le cœur,
Dans notre indifférente ardeur

Nous négligeons celle qui nous adore;
Et quelquefois nous faisons pis encore.
Tant qu'elle accueille notre amour,
De ses défauts nous faisons chaque jour
Une découverte secrète,
Et nous la trouvons tour-à-tour
Boudeuse, exigeante, coquette.
Nous a-t-elle quitté... nous la trouvons parfaite,
Et nous courons après....

SCÈNE XVI.

BASTIEN, PAULINE.

PAULINE, *à part.*

Le voilà.

BASTIEN, *à part.*

La voici.

PAULINE, *à part.*

Qu'il est triste; j'ai peur qu'il n'ait pas réussi.

BASTIEN, *à Pauline.*

Les habitans de ce village,
Empressés de vous rendre hommage,
Se seront, j'en suis sûr, hâtés de concourir.

PAULINE.

Pour concourir est-il donc nécessaire
D'afficher le galant désir
De me captiver, de me plaire?
Vous avez dit tantôt, je croi,
Qu'il suffisait d'aimer le roi.

BASTIEN.

Un tel motif mademoiselle
Suffit pour enflammer le cœur d'un bon français.
Mais l'agréable prix qu'on réserve au succès,
Quelquefois double notre zèle.

PAULINE.

Mais aujourd'hui le prix est de peu de valeur;
Qui se voudrait charger d'une coquette ?

BASTIEN.

On juge mal quand on a de l'humeur :
Et dans sa fureur indiscrète
On se fâche souvent sans trop savoir pourquoi.

PAULINE.

Ainsi donc vous, monsieur, qui chérissez le roi,
Parmi les concurrens on vous verra paraître ?

BASTIEN.

Je concours.... et j'ai tort.

PAULINE.

Pourquoi donc ?

BASTIEN.

Entre nous,
Si par hasard.... je l'emporte, peut-être
Allez-vous refuser d'épouser un jaloux.

PAULINE.

Je ne les aime pas, s'il faut vous en instruire.

BASTIEN.

Oh! vous aviez déjà pris soin de me le dire.

PAULINE.

Ah! je vous l'avais dit!.... Convenez, entre nous,
Que parmi les défauts dont le ciel nous afflige,
La jalousie est le pire de tous.

BASTIEN.

C'est vrai.

PAULINE.

Si rarement, hélas! on s'en corrige,
Et l'on en souffre si long-temps!

BASTIEN.

Vous convenez aussi que la coquetterie?....

PAULINE.

Oui; mais du moins ce défaut n'a qu'un temps.
On est coquette à dix-huit ans,
On est jaloux toute sa vie.

BASTIEN.

Il me semble....

PAULINE.

Qu'on peut s'en corriger, tant mieux.

BASTIEN.

Ce n'est pas....

PAULINE.

Sans effort, j'en suis sûre d'avance.

BASTIEN.

Mais quand on a....

PAULINE.

De la persévérance,
Et le désir de rendre heureux
L'objet de l'amour le plus tendre,
Avec succès on peut tout entreprendre.

BASTIEN.

Un mot!

PAULINE.

J'écoute avec plaisir.

BASTIEN.

Chère Pauline, je vous jure....

PAULINE.

Je reçois vos sermens, songez à les tenir.

BASTIEN.

Mais....

PAULINE.

Si vous deveniez parjure,
Que j'aurais à me repentir!
Voilà j'espère une querelle
Qui finit aussi bien qu'elle avait commencé.

BASTIEN.

On ne peut pas avoir raison contre elle.

PAULINE.

Grâce à moi l'orage a cessé,
Et parmi nous la paix est rétablie.
La confiance a pour nous tant d'appas,
Mon cher Bastien! que de pareils débats
Ne troublent jamais notre vie.
Il est si doux de vivre en paix!
La paix, c'est le bonheur sur terre!

BASTIEN.

Oh! non, ne nous brouillons jamais.

PAULINE.

Mais, cependant, comment allons nous faire?
Que sert de nous aimer, aujourd'hui que mon père....

BASTIEN.

Rassure-toi, Thomas est chez Gervais....

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

TOUS LES ACTEURS.

(On entend du bruit dans la coulisse, on distingue les mots suivans :)

ROSE.	THOMAS.	LAVARENNE.
Mon mari?	Mes flacons?	Nommez-moi votre gendre?

GERVAIS, *entrant avec tous.*

Si vous parlez tous à-la-fois,
Je ne pourrai plus vous entendre!
Avec sagesse on discute ses droits.

THOMAS.

Les miens sont clairs.

Madame LEBLANC.

Les miens incontestables.

ROSE.

Il n'en est point de préférables
A ceux qu'ici je vais faire valoir.

GERVAIS.

Dans un instant nous l'allons voir.
Pour que ce jugement suprême
Avec solennité rendu
Ait pour témoins la gloire et la vertu,
Nous l'allons prononcer devant le roi lui-même.

(Deux paysans, entrés avec Gervais, ont apporté le buste de Henri IV; ils l'ont posé sur le tronc d'arbre au milieu de la scène, où, jusqu'à ce moment, il est caché aux yeux des spectateurs. On s'éloigne, le buste paraît, tout le monde ôte son chapeau.)

ROSE, *montrant une couronne de roses.*

Je couronne l'amant.

LAVARENNE, *une de laurier.*

Moi, le brave guerrier.

Madame LEBLANC, *une d'épis.*

Moi, des parisiens le père nourricier.

THOMAS, *une de pampre.*

Et moi, le bon vivant.

GERVAIS.

Allons, c'est à merveille.
Le concours est ouvert, vous nous direz pourquoi
De ces couronnes-là vous parez notre roi.

THOMAS.

On trouv' la vérité dans le jus de la treille;
Or, quand on aime la bouteille,
C'est qu'on aime la vérité;
Et c't éloge-là, quand il est mérité,
Est superbe pour un monarque.
Le vin rend le cœur gai, le caractère égal;
Et depuis long-temps on remarque
Que les rois bons vivans n'ont jamais fait de mal.
Or, d'après cela je raisonne;
Ce pampre qui ragaillardit,
Pour le nôtre voilà la meilleure couronne.
Le monarque qui boit, le souverain qui rit
N'ont jamais fait pleurer personne.

GERVAIS.

Bravo, cousin Thomas.

THOMAS.

J'ai dit.
A votre tour, parlez, mesdames.

ROSE.

Je ne connais de roi français
Que celui qui chérit les femmes.
Si la gloire éblouit par de brillans succès ;
Le seul amour rend ces succès durables ;
Plus les rois ont aimé, plus les rois sont aimables.
Dans ce concours aux yeux de tous,
Sur le front de Henri, posant cette guirlande,
D'un sexe qu'il chérit douce et discrète offrande,
Moi, je couronne en lui l'amour qu'il a pour nous.

GERVAIS.

C'est fort bien, mon enfant, viens-ça que je t'embrasse.

THOMAS.

Comment ! est-c' que le concours finit ?

GERVAIS.

Non, ce n'est pas le prix.

THOMAS.

Ah ! bon, c'est l'accessit.

Madame LEBLANC.

Si la couronne que l'on place
Sur le front auguste des Rois,
A notre esprit, à notre cœur retrace
Leurs belles actions, leurs vertueux exploits,
Quelle couronne vaut la mienne?
Henri quatre assiège Paris,
Soumis encore au pouvoir de Mayenne.
Ses sujets devenus ses plus grands ennemis,
Avaient perdu leurs droits à sa clémence.
Instruit qu'un horrible fléau,
La famine, à Paris, essayant sa puissance,
Va de cette cité faire un vaste tombeau,
Il pouvait n'écouter qu'une juste vengeance,

Encore quelques jours, Paris était perdu....
Un conquérant eût attendu.
Mais notre bon Henri!... Dans la nuit on signale
Un convoi des plus importans,
Qui va rendre pour quelque temps
L'espérance à la capitale
Et la vie à ses habitans.
Leur malheur à l'instant désarme sa colère,
Au lieu d'user du droit terrible de la guerre,
De l'humanité seule il écoute la loi.
Il allait les soumettre en roi,
Sa bonté parle, il les nourrit en père.
Ah! quand les Français, quand Paris
Célèbrent d'un Bourbon l'heureux anniversaire,
Quelle couronne vaut ma couronne d'épis?

LAVARENNE.

A ses douces vertus j'offre aussi mon hommage,
Mais la valeur des Rois du trône fait l'appui.
Et ce noble prix du courage
Qui le mérita mieux que lui?
Au poste du danger toujours prêt à combattre,
Où le péril était on voyait Henri-Quatre.
Je crois le voir encore au milieu des combats,
Par sa présence arrêter le carnage.
Montrant ses ennemis, crier à ses soldats :
« Respectez leur malheur ainsi que leur courage. »
Toujours grand, lorsqu'aux champs d'honneur,
Le Destin, d'un succès, couronne sa vaillance,
Aux zélés partisans d'une coupable erreur,
Il offre noblement le pardon de l'offense,
Et l'oubli de l'injure est écrit dans son cœur.
Ah! dans ces jours de deuil et d'horribles tempêtes,

Au sortir du combat ce monarque guerrier,
Arrosant de ses pleurs un généreux laurier,
Gémissait de sa gloire et pleurait ses conquêtes.
Soldats dont la valeur a charmé ses regards,
Dont le sang a coulé pour sa cause chérie!
Vous qui, sous d'autres étendards,
Si long-temps aux dangers livrâtes votre vie;
Réunis aujourd'hui sous les mêmes drapeaux,
Français, en votre nom, au nom de ma Patrie,
J'ombrage de lauriers le front de ce héros.

THOMAS.

Mordié, je m'joins à vous.

GERVAIS.

Et moi, sans plus attendre,
Je vous offre le prix et vous nomme mon gendre.

PAULINE.

Un moment, un moment, Bastien n'a pas paru.

Madame LEBLANC.

C'est vrai, Bastien a concouru.

THOMAS.

Ce pauvre Bastien, queu dommage
Après l'pampre et la ros', les épis, le laurier,
Que pourrait-il encore nous offrir,

BASTIEN, *qui est sorti dans le courant de la scène, revient avec une couronne d'olivier.*

L'olivier.

Vous le savez, au plus terrible orage
Un calme heureux a succédé;
La ligue est abattue et Mayenne a cédé.
Quand de Bourbon la paix est l'immortel ouvrage,
En ce jour solennel le modeste olivier
Doit l'emporter encor sur le brillant laurier;

Ces pampres, ces épis dont ce front se décore,
La guerre les détruit, la paix les fait éclore.
De son pouvoir divin protégeant les moissons,
De la terre et des cieux elle double les dons;
La paix de tous les biens est la source première;
La paix ouvre aux beaux-arts une vaste carrière;
De l'empire affaibli ranime les ressorts,
Du commerce à l'état prodigue les trésors,
Des maux qu'elle a souffert console la patrie,
Repose la valeur, réveille l'industrie;
Et quand les souverains que le ciel a commis
Pour veiller au bonheur de leurs peuples soumis,
De son utile éclat environnent leur trône,
La paix dans tous les cœurs affermit leur couronne:
Admirés pour leur gloire, aimés pour leurs bienfaits,
Ils sont craints dans la guerre et bénis dans la paix.

GERVAIS.

La paix! ce mot-là seul t'assure mon suffrage.

THOMAS.

Moi, je lui cède tous mes droits.

LAVARENNE.

Je suis vaincu.

Madame LEBLANC.

Je lui donne ma voix.

GERVAIS.

Et toi, ma fille?

PAULINE.

Je partage
L'avis de ces messieurs.

GERVAIS.

Le prix est à Bastien.
Mais ne t'en prends qu'à toi si de ton mariage
La jalousie un jour....

PAULINE.

Ah ! je sais le moyen
De l'appaiser et de le rendre sage.

GERVAIS.

Tant mieux pour toi. Je suis content de votre hommage ;
Dans ces couronnes-là, reprenez votre bien :
Sur cet auguste front il faut n'en laisser qu'une.

Madame LEBLANC.

Que dites-vous, n'en déplacez aucune :
O mes amis, toutes lui vont si bien !

BASTIEN.

De ces modestes fleurs le brillant assemblage,
Ainsi que ces vertus, prouvera notre amour ;
Et leur emblême heureux deviendra quelque jour
Des successeurs d'Henri le plus bel apanage.

(*La toile tombe au son de l'air :* Vive Henri IV , *exécuté par l'orchestre.*)

FIN.